

F. Dostoïevski, *Journal d'un écrivain, Mars 1877*
Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, 957-964.

CHAPITRE TROISIÈME

I

Les funérailles d'un «citoyen du monde».

Je voulais parler de beaucoup de choses cette fois-ci dans mon *Journal* de mars. Et voici qu'une fois de plus il est arrivé que ce dont je ne voulais dire que quelques mots a pris toute la place. Et il y a tant de sujets que je me propose de traiter depuis déjà tout un an, sans jamais y parvenir! Il est en effet des choses sur lesquelles il y aurait beaucoup à dire, et comme il se trouve fort souvent qu'il est impossible de beaucoup dire, on renonce à aborder le sujet.

Cette fois aussi, je voulais, outre tous les thèmes «importants», dire deux mots, au moins en passant, de l'art. J'ai vu Rossi dans *Hamlet* et j'en ai conclu qu'au lieu d'*Hamlet* j'ai vu monsieur Rossi. Mais mieux vaut ne pas commencer si je ne dois pas dire tout. J'avais envie de parler (un petit peu) du tableau de Siémiradski, et surtout j'aurais bien voulu glisser deux ou trois mots sur l'idéalisme et le réalisme en art, sur Riépine et sur monsieur Raphaël... mais je vois qu'il me faut ajourner tout cela à des temps plus propices.

Ensuite j'aurais voulu, mais un peu plus longuement, prendre pour sujet quelques-unes des lettres que j'ai reçues depuis que je publie le *Journal*, et surtout de celles qui sont anonymes. D'une manière générale je ne puis pas répondre à toutes les lettres que je reçois, ni, cela va de soi, aux anonymes, et pourtant, dans ces quinze mois, j'ai retiré de cette correspondance (toujours sur nos problèmes d'intérêt public) un certain nombre d'observations qui seraient peut-être intéressantes, du moins à mon sens. Il serait possible au moins d'en tirer quelques remarques particulières, et à base d'expérience, sur l'état actuel des esprits en Russie, sur ce qui intéresse et ce qui oriente ceux de nos esprits qui ne sont pas vides, sur le point de savoir qui sont justement ces esprits qui ne sont pas vides: et il se dégage des traits curieux selon l'âge, le sexe, la condition sociale, et même selon les régions de Russie. Je pense qu'il serait possible de consacrer quelque place, dans un des futurs numéros du *Journal*, ne serait-ce qu'au cas des lettres anonymes, par exemple, et de leurs caractéristiques, et je ne crois pas que le résultat serait trop ennuyeux, car cela ne manque pas de variété à tous égards. Il va de soi qu'on ne peut pas tout dire et tout citer, pas même ce qui est peut-être le plus curieux. Aussi ai-je peur de m'y mettre, ne sachant pas si je dominerais le sujet.

Je veux toutefois citer ici une lettre, non pas d'un anonyme, mais d'une demoiselle L... que je connais très bien, toute jeune fille, israélite, avec qui j'ai fait connaissance à Pétersbourg et qui m'écrit maintenant de M... Nous n'avons à peu près jamais parlé ensemble, Mlle L... et moi, de la «question juive», bien qu'elle me semble être une Israélite stricte et sérieuse. Je vois que cette lettre tombe plutôt mal après le chapitre entier que je viens d'achever sur les Israélites. Ce serait trop sur un seul et même sujet. Mais ici le sujet est autre, ou s'il est en partie le même, c'est un autre aspect, c'est même l'aspect inverse de la question qui est mis en lumière, et en même temps une espèce d'indication pour sa solution. Que Mlle L... ait la générosité de m'excuser si je cite ici textuellement la partie de sa lettre relative aux funérailles du docteur Hindenburg à M..., sous la première impression desquelles elle a écrit ces lignes si sincères et

si émouvantes dans leur vérité. Je n'ai pas voulu non plus laisser ignorer que ces lignes sont écrites par une Israélite, que ces sentiments sont ceux d'une Israélite...

Je vous écris ces lignes sous l'impression toute fraîche d'une marche funèbre. On vient d'enterrer le docteur *Hindenburg*, mort à 84 ans. Comme protestant, il a d'abord été porté au temple, puis au cimetière. Tant d'affection émue, tant de paroles venues du fond de l'âme, tant de larmes brûlantes, je n'ai encore jamais vu cela à un enterrement... Il est mort dans une pauvreté telle qu'il n'y avait même pas de quoi payer ses obsèques.

Il y avait 58 ans déjà qu'il pratiquait à M..., et que de bien il a fait dans tout ce temps. Si vous saviez, Fiodor Mikhaïlovitch, quel homme c'était ! Il était médecin et accoucheur; son nom passera ici à la postérité, il y a déjà des légendes à son sujet, tout le petit peuple l'appelait son père, l'aimait, l'adorait, et n'a compris qu'à sa mort tout ce qu'il a perdu en cet homme. Quand son cercueil était encore à l'église, il n'y a pas eu, je crois, une personne qui ne soit venue pleurer sur lui et baiser ses pieds, surtout de pauvres femmes juives qu'il a tant secourues, elles pleuraient et priaient pour qu'il aille droit au paradis. Notre ancienne cuisinière est venue aujourd'hui, une femme terriblement pauvre, et elle dit que, lors de la naissance de son dernier enfant, le docteur, voyant qu'il n'y avait rien à la maison, donna trente kopeks pour faire une soupe, et qu'ensuite il venait chaque jour et laissait vingt kopeks, et lorsqu'il la vit convalescente il lui envoya une couple de perdreaux. De même, appelé près d'une accouchée terriblement pauvre (ce sont celles-là qui s'adressaient à lui), et voyant qu'il n'y avait rien pour envelopper le nouveau-né, il quitta sa chemise et son foulard de tête (il s'enveloppait la tête d'un foulard), les déchira et les donna.

Il venait juste de guérir un malheureux bûcheron juif quand la femme de celui-ci tomba malade, puis ses enfants, chaque jour que faisait Dieu il venait les voir deux fois, et quand il les eut tous remis sur pieds il demande au juif: comment vas-tu me payer? L'homme lui répond qu'il n'a rien, seulement sa dernière chèvre, et qu'il va la vendre le jour même. Ce qu'il fit, il la vendit quatre roubles et lui apporta l'argent; alors le docteur donna à son domestique douze roubles en plus de ces quatre et l'envoya acheter une vache, et il renvoya le bûcheron chez lui; une heure après, on lui amène la vache, et on lui dit que le docteur trouve le lait de chèvre nuisible pour eux.

C'est ainsi qu'il a vécu toute sa vie. On cite des cas où il a laissé trente ou quarante roubles à des pauvres; il faisait de même chez de pauvres femmes dans les villages.

Aussi l'a-t-on enterré comme un saint. Tous les pauvres ont fermé leur échoppe et couru suivre son cercueil. Il y a chez les juifs des petits garçons qui aux enterrements chantent des psaumes, mais il est interdit de le faire pour un mort d'une autre religion. Ici, devant le cercueil, pendant le cortège, les petits garçons marchaient et chantaient les psaumes à pleine voix. Dans toutes les synagogues on a prié pour le repos de son âme, et les cloches de *toutes* les églises ont aussi sonné pendant le défilé du cortège. Il y avait un chœur de la musique militaire, mais des musiciens juifs sont allés trouver le fils du défunt pour lui demander comme un honneur la permission de jouer pendant toute la durée du cortège. Tous les pauvres ont apporté qui dix, qui cinq kopeks, et les juifs riches ont fait des dons importants et commandé une magnifique, énorme couronne de fleurs fraîches, avec des rubans blancs et noirs sur les côtés, où étaient inscrits en lettres d'or ses mérites, comme

par exemple la fondation d'un hôpital, etc., je n'ai pas pu lire ce qu'il y avait là, et d'ailleurs peut-on énumérer toutes ses bonnes œuvres?

Sur sa tombe des discours ont été prononcés par le pasteur et par le rabbin, et tous deux pleuraient, et lui, il gisait vêtu de son vieil uniforme usé, la tête enveloppée d'un vieux foulard, cette tête si bonne, et on aurait dit qu'il dormait, tellement était fraîche la couleur de son visage...

II

Un cas isolé.

Un cas isolé, dira-t-on. Que voulez-vous, messieurs, je m'excuse encore: une fois de plus je vois dans un cas isolé quelque chose comme le commencement de solution de toute la question... tenez, de cette même «question juive» dont j'ai fait le titre du deuxième chapitre de ce *Journal*. Mais au fait, pourquoi ai-je appelé le vieux docteur «un citoyen du monde»? Ce n'était pas un «citoyen du monde», c'était plutôt l'homme de tout le monde. Cette ville de M..., c'est un grand chef-lieu de province dans l'Ouest de la Russie, et il y a là une quantité d'Israélites, il y a des Allemands, des Russes bien sûr, des Polonais, des Lituaniens, et tout ce monde-là, toutes ces nationalités reconnaissent ce vénérable juste chacune pour sien. Lui-même était protestant, et Allemand, pleinement Allemand: sa manière d'acheter une vache pour l'envoyer au pauvre juif, c'est typiquement un *Witz* allemand. Il commence par le déconcerter: «Comment vas-tu me payer?» Et bien sûr, le pauvre homme, en vendant sa dernière chèvre pour payer son «bienfaiteur», ne songe point à murmurer, mais au contraire s'afflige amèrement dans son âme que sa chèvre ne vaille que quatre roubles, alors que «lui aussi, ce pauvre vieux qui travaille pour eux les pauvres, il lui faut bien vivre, et qu'est-ce que c'est que quatre roubles pour tout le bien qu'il a fait à la famille?» Le bon vieil homme, lui, il ne dit rien mais n'en pense pas moins, il sourit intérieurement, mais son cœur est brûlant: «Je vais lui faire, ce pauvre homme, un bon tour à la manière allemande!» Et comme il a dû rire en lui-même d'un bon rire quand on a amené la vache au pauvre Juif, comme il a dû se sentir réconforté alors que peut-être, toute cette nuit-là, il l'a passée dans la misérable mesure de quelque pauvre parturiente juive. C'est qu'à quatre-vingts ans il serait bien bon de dormir tranquillement sa nuit, de reposer ses vieux os fatigués. Si j'étais peintre, voilà un «tableau de genre» que j'aimerais peindre, cette nuit chez l'accouchée juive. J'aime énormément le réalisme en art, mais chez certains de nos réalistes d'aujourd'hui *il n'y a pas de centre moral* dans leurs toiles, comme me disait l'autre jour un puissant poète qui est un fin artiste, causant avec moi du tableau de Siémiradski. Là, dans le sujet de «genre» que je propose, il y aurait ce centre, me semble-t-il. Et quel sujet merveilleux pour un artiste! Premièrement, la misère irréaliste, impossible, puante, de la pauvre cabane juive. On pourrait même exprimer là beaucoup d'humour, et avec quel à-propos: l'humour n'est-il pas le trait d'esprit d'un sentiment profond? Cette définition me plaît beaucoup. Avec de la finesse de sentiment et d'intelligence un artiste peut faire beaucoup d'effet par la seule distribution des rôles de ces objets de misère, des ustensiles domestiques d'une pauvre mesure, et par cette *amusante* distribution vous griffer d'un coup le cœur. L'éclairage aussi peut être rendu intéressant: sur une table bancale achève de se consumer une chandelle de suif qui coule de toutes parts, et à travers l'unique lucarne

givrée par le gel filtre déjà l'aube d'une nouvelle journée, d'un nouveau jour de labeur pour les pauvres gens. Les parturientes difficiles accouchent souvent le matin: elles souffrent toute la nuit, et au matin vient la délivrance. Le vieux docteur fatigué est là, il a laissé la mère un instant pour s'occuper de l'enfant. Rien pour envelopper le nouveau-né, pas de langes, pas un chiffon (cela existe, cette pauvreté, messieurs, je vous le jure, cela existe, c'est du plus pur réalisme, un réalisme qui, pour ainsi dire, atteint le fantastique), et le généreux vieillard a quitté sa vieille veste d'uniforme, ôté sa chemise qu'il déchire pour en faire des langes. Il a l'air sévère et concentré. Le pauvre petit juif nouveau-né gigote devant lui sur le lit, le chrétien prend le petit juif dans ses mains et l'enveloppe de la chemise qu'il a retirée de ses propres épaules. La solution de la question juive, messieurs: le torse dénudé, frissonnant à la froidure du matin, du docteur octogénaire peut occuper une place en vue dans le tableau, sans parler du visage du vieillard et de celui de la jeune accouchée épuisée qui regarde son nouveau-né et ce qu'en fait le docteur. Tout cela, le Christ le voit de là-haut, et le docteur le sait: «Ce pauvre petit juif grandira, et peut-être lui aussi dépouillera-t-il un jour sa chemise pour la donner à un chrétien, se souvenant de ce qu'on lui a conté de sa naissance», se dit en lui-même le vieil homme avec une foi naïve et généreuse. Cela sera-t-il? Probablement non, mais enfin ce n'est pas impossible, et il n'y a rien de mieux à faire sur cette terre que de croire que *cela* peut être et sera. Le docteur, lui, a le droit d'y croire puisque de son côté cela est: «Ce que j'ai fait, un autre le fera: en quoi suis-je meilleur qu'un autre?» argumente-t-il pour s'encourager. Une vieille juive fatiguée, en haillons, la mère de l'accouchée, s'affaire auprès du poêle. Le mari juif, sorti pour apporter un paquet de copeaux, ouvre la porte de la mesure et un nuage de vapeur condensée s'engouffre un instant dans la pièce. Par terre, sur une litière de feutre, dorment à poings fermés deux petits juifs en bas âge. Bref, le décor pourrait être suggestif. Même les trente kopeks de cuivre comptés par le docteur pour faire une soupe à l'accouchée peuvent, sur la table, ajouter un détail: un petit rouleau cuivré de pièces de trois kopeks soigneusement entassées, non point jetées en vrac. Il pourrait même y avoir de la nacre, comme dans le tableau de Siémiradski où un morceau de nacre est admirablement peint: on fait parfois cadeau aux médecins (pour ne pas donner trop d'argent) de très jolis bibelots, et c'est ainsi qu'il y a sur la table, à côté du petit rouleau de cuivre, le porte-cigares de nacre du docteur. Oui, rien à dire, cela ferait un petit tableau qui ne manquerait pas de «centre moral». À qui de le peindre?

Un cas isolé! Il y a environ deux ans on signalait dans la presse, je ne sais où (j'ai oublié) dans le sud de la Russie, le cas d'un docteur, qui sortait tout juste du bain le matin d'un jour de chaleur, rafraîchi, revigoré et pressé d'aller au plus vite chez lui boire son café, et qui pour cette raison refusa de porter secours, malgré les appels de la foule, à un noyé qu'on venait, tout près de là, de tirer de l'eau; il fut, je crois, poursuivi en justice. Et pourtant c'était peut-être un homme cultivé et imbu d'idées nouvelles, un progressiste, mais qui «rationnellement» demandait de nouvelles lois et droits de valeur générale pour tous, négligeant les cas individuels. Qui considérerait, peut-être, que les cas individuels sont même plutôt nuisibles, vu qu'ils éloignent la solution générale de la question et que lorsqu'il s'agit de cas individuels «pire c'est, mieux cela vaut». Mais sans cas individuels on ne saurait rendre réels des droits valables pour tous. Cet «homme de tout le monde» a beau être un cas isolé, il a fait sur son cercueil l'unité de toute une ville. Ces bonnes femmes russes et ces pauvres juives, devant son cercueil, lui baisaient les pieds ensemble, se pressaient autour de lui ensemble, pleuraient ensemble. Cinquante-huit ans

au service des hommes dans cette ville, cinquante-huit ans d'infatigable charité ont uni tout le monde, au moins une fois, devant sa dépouille dans une émotion commune et des larmes versées en commun. Toute la ville lui fait cortège, au son des cloches de *toutes* les églises et de prières dites dans toutes les langues. Le pasteur prononce avec des larmes son discours devant la tombe ouverte. Le rabbin attend à côté, puis prend la place du pasteur et prononce son discours en versant les mêmes larmes. Mais dites, à cet instant-là, elle est presque résolue, cette fameuse «question juive»! Le pasteur et le rabbin se sont unis dans un commun amour, ils se sont presque embrassés devant cette tombe sous les yeux des chrétiens et des israélites! Qu'importe qu'une fois partis chacun revienne aux anciens préjugés: goutte à goutte l'eau use la pierre, et ce sont ces «citoyens du monde»-là qui vainquent le monde en l'unissant; les préjugés pâliront un peu à chaque cas isolé, et finiront par s'évanouir tout à fait. Ce vieil homme laisse après lui des légendes, écrit Mlle L..., juive elle aussi et qui elle aussi a pleuré sur «la tête si bonne» de cet ami des hommes. Or les légendes, c'est déjà un premier pas vers l'action, c'est le vivant souvenir et l'incessant rappel de ces «vainqueurs du monde» auxquels la terre appartient. Quand vous serez persuadés qu'ils sont véritablement des vainqueurs, que ce sont des gens comme eux qui véritablement «hériteront la terre», alors vous serez presque unis en tout. Tout cela est très simple, mais une chose semble ardue: c'est de bien se convaincre que sans ces unités-là vous ne rassemblerez jamais le nombre et tout se dispersera aussitôt, tandis que ceux-là uniront tout. Ce sont eux qui donnent la pensée, eux qui donnent la foi, eux qui représentent par eux-mêmes la vivante expérience, et partant la preuve. Et point n'est besoin d'attendre que tout le monde, ou tout au moins qu'un grand nombre, soit aussi magnifique qu'eux: il en faut très peu de pareils pour sauver le monde, tant ils ont de force. Et dès lors, comment ne pas espérer?